



Mon feu de la Saint-Jean

Une nouvelle de PATRICK MUSSARD

Le maître nous dit qu'aujourd'hui c'est le jour plus long de l'année. C'est aussi le premier jour de l'été : ça s'appelle le solstice d'été. Il dit aussi que quand il était jeune, dans les villages ou les campagnes, on vivait au rythme du soleil. Et que pour célébrer ce moment là, à la tombée de la nuit, les gens se réunissaient pour faire une grande fête : la fête du passage du printemps à l'été. On faisait brûler un gros feu qui s'appelle un bûcher. Toute la population, petits et grands, apportaient quelque chose à brûler : de vieux meubles abîmés, des fagots, des branches de genêt séchées, des sarments. Ça s'appelle le feu de la Saint-Jean qui brûle dans la nuit du vingt-trois au vingt-quatre juin. Il nous dit que maintenant ça se fait moins, et encore moins dans les grandes villes.

Il nous montre des belles photos et des images : un vieux monsieur allume le feu au milieu de plein de monde, des gens font la ronde autour d'un grand feu, des enfants qui rient et des femmes sautent par-dessus le feu, encore des feux avec du monde autour, d'autres personnes les yeux grands ouverts tiennent des bouquets et regardent un feu.

Après, il demande de dessiner notre feu de la Saint-Jean. Moi, je dessine avec mes crayons de couleur un gros feu orange et jaune avec de la fumée au milieu de la feuille. Des gens de toutes les couleurs dansent et rient tout autour et au-dessus je dessine des grosses étoiles et la lune dans un ciel noir.

Ceux qui ont fini accrochent leurs dessins sur le mur du fond de la classe. Je le fixe bien au milieu avec du scotch, comme ça tout le monde le verra en entrant.

C'est la sonnerie. Je range mes crayons dans la trousse, mets ma chemise à dessins dans le casier. Quand la classe est rangée et le tableau essuyé, nous nous mettons en rang et nous descendons les escaliers avec le maître pour aller vers le portail. Les papas ou les mamans attendent mes copains à la sortie, sauf la mienne qui n'est jamais là.

Pendant qu'ils s'embrassent devant l'école Saint-Barthélémy, je monte les escaliers, et je remonte la rue vers chez moi sur le boulevard Cyril Besset. Maman m'a confié depuis le début de l'année les clés de l'appartement accrochées à une cordelette autour de mon cou.

Depuis que papa est parti l'année dernière, maman s'est mise à travailler. Elle fait femme de ménage dans un grand hôtel sur le bord de la mer. Elle fait le rangement des chambres des clients le matin, elle apporte à manger pour ces gens le soir. Elle rentre jamais avant minuit.

Des fois c'est ma grand-mère qui vient me chercher à l'école, des fois c'est ma tata, la sœur de maman. Les autres fois, c'est maman mais c'est pas souvent parce qu'elle travaille beaucoup et elle rentre tard, toujours fatiguée.

Quand c'est mamoune, elle m'amène toujours un goûter qu'elle achète à la boulangerie : un pain au chocolat ou une brioche avec des raisins. On rentre, puis on fait les devoirs. Elle me raconte toujours des histoires sur comment c'était avant, sur le quartier, comment les gens vivaient, comment grand-père il tenait son garage, le monde qui venait manger chez eux, maman quand elle était petite. Ce qui est bien c'est qu'elle amène toujours le dîner du soir qu'elle a préparé dans la journée : ses gnocchis, ses raviolis, ses farcis, ses pizzas et plein d'autres bonnes choses. Pendant qu'elle les réchauffe, je joue dans ma chambre. Après je prends ma douche. Elle vient me sécher et j'enfile mon pyjama. Puis, on mange tous les deux dans la cuisine. Elle me demande comment s'est

passée l'école, le maître, les jeux avec les copains. Avec elle je regarde un peu la télévision, puis elle vient me coucher en m'embrassant.

Avec tata, on a jamais le temps de rien. Il faut vite rentrer, vite goûter, vite faire les devoirs, vite jouer et se laver. Pendant ce temps, elle passe un plat du congélateur au micro-onde. Elle me parle sans arrêt de son copain qui a une moto, qu'elle a hâte de le voir, que maman elle devrait trouver un boulot avec des horaires plus simples. Mais, moi je sais que maman elle a mis beaucoup de temps à trouver son travail et qu'elle m'a dit que pour le moment elle ne pouvait pas faire autrement.

Ce soir, personne n'est venu me chercher. Maman m'avait averti ce matin quand je me suis levé. Mamoune a une gastro et tata est partie avec son copain en week-end. Elle m'a dit aussi que je suis un grand garçon maintenant et que, comme j'ai toujours les clés sur moi, je peux rentrer tout seul. Elle m'a accompagné à l'école et a dit au maître que ce soir j'allais chez tata, qu'elle habitait à côté, tout ça pour pas poser de problème.

J'arrive devant mon immeuble. Pour ouvrir la grande porte, c'est la clé carrée. Je monte les escaliers jusqu'au premier étage, la porte à gauche c'est la clé jaune pour le verrou du haut, la clé argent pour la serrure. Maman m'a entraîné pour que je me trompe pas et pour que j'arrive à tout ouvrir.

Je pose mon sac dans la chambre. Ça me fait drôle de me trouver tout seul à la maison après l'école. Comme demain, c'est samedi, je n'ai pas de devoir à faire. J'ouvre la porte du frigo pour mettre du lait avec les céréales. Pour ce soir, elle a laissé des sandwiches au poulet et aux œufs avec du pain de mie tout moelleux, celui que je préfère. J'emmène mon goûter devant la télévision.

J'ai la télécommande et je zappe comme j'ai envie. Je passe du dessin animé de la six à celui de la première en passant par celui la trois.

Le téléphone sonne. C'est mamoune. Elle me demande comment ça se passe, si je ne veux pas que son amie Marie-Pierre passe me faire une visite. Moi, je lui dis que ça va, que je me débrouille bien tout seul, que maman a préparé à manger. Elle a l'air rassuré et me dit qu'elle viendra me chercher lundi soir à l'école. Elle raccroche.

Je mets la cassette vidéo de " mille et une pattes " dans le magnétoscope. Je l'avais déjà vu, mais c'est trop bien. Le soir commence à venir, le lampadaire de la rue s'est allumé. Je vais dans la cuisine chercher mes deux sandwiches, je me sers du Pepsi et je retourne avec tout ça devant la télé. C'est la série sur la six. La fille, elle est trop cool.

Je regarde ma montre et lis les chiffres : il est huit heures quarante-cinq. Il y a plus rien d'intéressant à voir. Je rapporte la bouteille dans la cuisine. Sur le buffet, je vois la boîte d'allumettes. Je la prends, la secoue, elle fait un peu le même bruit que les maracas de la classe. J'en gratte une, elle s'allume tellement rapidement que je la lâche par terre. Je l'éteins avec ma basket. Je fais plus attention avec la deuxième et je la garde allumée au-dessus du lavabo. Avant que la flamme ne touche le bout de mes doigts, je la laisse tomber et j'allume le robinet pour être sûr de l'éteindre.

Dans ma chambre, je pose un petit soldat de l'espace sur les carreaux. Il se fait attaquer par un dragon qui lui crache du feu.

Il faut que je me cache. Non ! C'est trop tard.

J'enflamme l'allumette, porte le feu contre le bras du bonhomme. Le plastique fond, le bras devient mou comme de la guimauve et une petite fumée noire apparaît. Vite, je souffle.

Je n'ai qu'un bras mais je te tuerai. Pan ! Pan ! J'ai tué le dragon !

Il vole à travers la chambre et retombe sur mon cartable.

Je repense à ma journée de classe, au solstice d'été, au feu de la Saint-Jean, à la joie des gens sur les photos. J'ai toujours dans la main la boîte d'allumettes. Je la serre très fort.

J'éteins la lumière de la maison, je sors et je ferme la porte à clé. Maman ne rentrera pas avant minuit. Je descends doucement les escaliers.

Dehors, il fait nuit. C'est pas n'importe quelle nuit, c'est la nuit où on fête le solstice d'été. C'est la saison préférée de maman. Elle m'a dit un jour que c'est pendant les grandes vacances qu'elle a connu papa et qu'ils se sont aimés très fort. Elle a dit que je suis arrivé juste après. Il faut que je fasse un feu de joie et de bonheur pour annoncer la venue de son été. Comme sur les images, comme sur les dessins.

Je sais où aller. Ils vont construire un immeuble sur l'avenue, un peu plus haut. Là, ce sera bien parce que sur le terrain, il n'y a personne. Ils ont pas commencé les travaux. On passe par une toute petite rue déserte, il y a un trou dans la palissade et on peut y aller à quatre pattes. On y a joué avec les copains mercredi dernier en se faisant des cabanes avec les cartons, des vieilles planches et des cagettes.

Je marche sur le trottoir en restant bien contre le mur pour qu'on me voie pas. J'arrive près du trou. Rien à l'horizon. Je rampe vers le terrain.

Je vois pas grand chose. Il faut que mes yeux s'habituent au noir. Mes mains dans les poches du jean, je tiens bien serrée la petite boîte. Les cabanes ont été défaits et tout ce qui nous a servi à les faire a été posé contre un mur.

Je cherche sur le sol. Voilà une feuille de papier journal ; je la froisse. Je craque l'allumette en la protégeant du courant d'air avec la main. Le papier prend feu lentement, puis brûle tout d'un coup. Je suis à genoux et j'ai les yeux fixés sur la flamme. Elle est belle, elle bouge, elle danse, toute jaune dans le noir. Mais elle s'éteint d'un coup, trop rapidement. C'est allé trop vite, il faut que ça soit plus long comme une vraie fête. Je me tourne vers le tas de bois et de cartons. Doucement, j'allume les allumettes, une par une. Et je mets le feu tout autour des cartons en tas, sur les vieux papiers qui dépassent. Les petites flammes se transforment en gros feux. Et tous ces feux en une seule lumière immense, toute dorée. Je me recule. Les cagettes se tordent, les étincelles volent, les planches craquent, le bois éclate et s'effondre, le feu crie. Un cri très fort, comme les rires des enfants sur la photo. Je crie aussi, de joie :

Je t'aime, maman ! Je t'aime très fort.

Des lumières sur les immeubles autour se sont allumés. Je suis déjà à quatre pattes vers la rue déserte. Je reviens vite à la maison. Je me retourne rapidement une dernière fois pour voir encore cette lumière magique.

Je rentre. Je repose la boîte d'allumettes sur le buffet de la cuisine. Je me déshabille et je me prends une douche. J'enfile mon pyjama. Allongé sur le lit, je ferme les yeux pour revoir en rêve comme il était beau mon feu de la Saint-Jean. J'ai pas entendu maman rentrer ni senti sa bouche sur mon cou.

Ce matin, à l'école on a fait sport : du ballon prisonnier pour les filles et du foot pour nous. Après la récréation, comme c'est la fin de l'année, des copains ont amené des jeux de société. Il y en a qui ont joué aux mille bornes, d'autres à la bonne paye. Nous, on a joué avec le maître à pictionary junior. On s'est éclaté.

Maman va être là comme souvent le samedi. Elle vient me chercher et des fois, on va tous les deux au MacDo. Je la vois au milieu du monde, elle discute avec d'autres mamans.

Les pompiers sont venus trop tard. Le pauvre était déjà complètement brûlé.

Mais, qui c'était ?

Il paraît que c'était un SDF. Madame Maccardi l'avait vu s'installer sur ce terrain. Il s'était sûrement fabriqué un abri avec des vieux cartons.

D'après les pompiers qui ont trouvé beaucoup de bouteilles autour, il semble bien qu'il se soit endormi dans son couchage. Il devait être ivre, une cigarette mal éteinte... Et voilà ce qui arrive ! Il n'y a plus qu'un tas de cendres.

Madone ! Si c'est pas malheureux !

Je prends sa main:

- Maman, on y va au MacDo. J'ai trop faim.